

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 60 (1950-1951)
Heft: 7

Artikel: Villages d'enfants en Grèce
Autor: Kreis, Denise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-558667>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

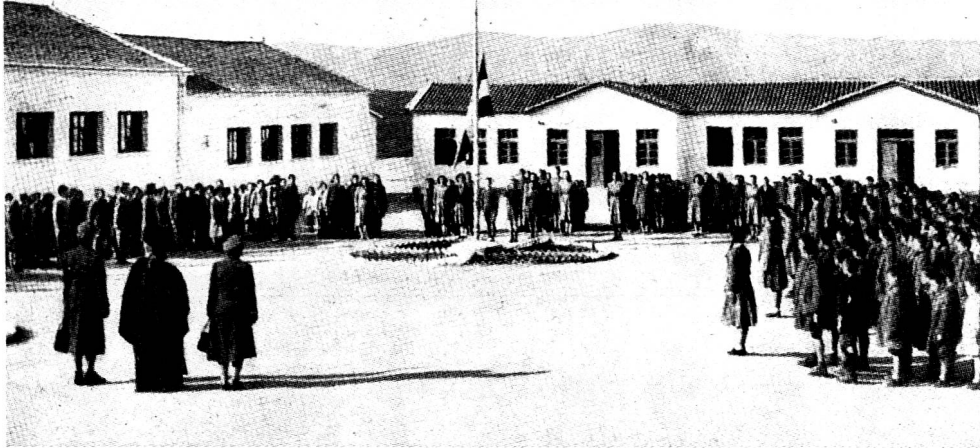
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Villages d'enfants en Grèce

Par Denise Kreis



En 1947, alors que les pays d'Europe se remettaient lentement à vivre et commençaient à relever leurs ruines, la Grèce vivait les heures les plus tragiques d'une guerre civile impitoyable. Chassés de leurs villages en flammes, des milliers d'enfants erraient sur les routes, sans soins, sans nourriture, orphelins, abandonnés ou perdus. Des milliers d'enfants condamnés à mort par l'injustice des hommes.

A l'appel de la Reine Frédérique

C'est alors que la Reine Frédérique de Grèce lança un appel à toute la population et confia à huit femmes la mission de sauver cette génération perdue, huit femmes choisies parmi les infirmières de la Croix-Rouge et placées sous la direction d'une femme d'élite: M^{me} Alexandra Melas. Aussitôt, avec un dévouement, un courage sans défaillance, elles se mirent à l'ouvrage. Tout le peuple hellène avait répondu avec générosité à l'appel royal, mais l'argent ne suffit pas lorsqu'il faut tout créer, lorsqu'il faut, dans un pays en ruines, déjà appauvri par sept années de guerre et d'occupation, traversé par les armées, trouver des maisons, de la nourriture, des vêtements pour des centaines et des centaines d'enfants démunis de tout. Sans l'ingéniosité, l'esprit pratique et inventif de ces femmes, les millions de drachmes donnés par la population grecque ne seraient demeurés que papiers sans valeur.

Formées à l'école de la guerre du front — elles étaient toutes décorées de la médaille de la Croix-Rouge — avec un courage qui était souvent plus que de l'audace, les unes parcouraient, avec des jeeps, les lignes des batailles, recueillant les enfants. Elles allaient dans les

villages en flammes, dans ces hautes montagnes de la frontière du nord, où chaque route, chaque chemin étaient menacés, ramenant vers l'arrière où leurs collègues s'occupaient de trouver et d'aménager des maisons d'accueil, leur petite troupe d'abandonnés. Trois maisons, puis dix, puis vingt, ouvrirent leurs portes, et en quelques mois, dix-huit mille enfants vivaient dans cinquante-deux «paedopolis» (villages d'enfants).

Le comité de huit dames de la Fondation de la Reine s'était élargi: vingt-deux femmes en faisaient partie. Hôpitaux désaffectés, hangars, écoles et maisons abandonnées se transformaient en «paedopolis» aux murs blancs, aux larges fenêtres, aux rideaux pimpants. Tour à tour, chauffeurs de jeeps ou de camions, nurses, infirmières, architectes ou cuisinières, ces vingt-deux femmes travaillaient sans relâche.

Si leur premier souci avait été de donner un asile à ces enfants, leur seconde pensée fut de les occuper, tout en leur donnant le sens de la responsabilité. Certains d'entre eux avaient, aux côtés de leurs parents, vécu les heures de la guerre civile, qui n'étaient pour eux qu'une grande aventure, un jeu plus passionnant que tous les jeux enfantins. Comment occuper ces enfants trop tôt mûris? Il fallait leur donner une vie, des jeux, des travaux à la mesure de leur précoce développement, faire renaître dans leurs âmes et leurs cœurs la fraîcheur de l'enfance, ses enthousiasmes et sa foi. L'organisation interne des «paedeopolis» allait tenir compte de ces facteurs: chaque «village» divisé en groupes de quatorze à vingt-cinq enfants, chaque groupe placé sous la surveillance d'une monitrice et la responsabilité d'un leader-enfant; les groupes réunis en «centaines» —

avec une monitrice de la «centaine» — et les centaines réunies sous la responsabilité de la directrice de la colonie. Les enfants participaient ainsi directement à la vie de leur «paedopolis», à son organisation, assumaient la tâche commune et le sens de la solidarité peu à peu se développait en eux.

Trois mille enfants apprennent l'aventure de la vie

La guerre terminée, tous les enfants dont les parents purent être retrouvés furent rendus à leurs familles. Mais, actuellement, trois mille garçons et filles vivent encore dans onze «villages» et y resteront jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de seize ou dix-huit ans.

La tâche présente des dames de la Fondation de la Reine est de préparer ces petits à une existence normale, de leur donner un métier qui leur permettra de gagner leur vie, de fonder à leur tour un foyer, de connaître une destinée meilleure que celle de leurs parents.

Quels métiers ont été choisis pour ces enfants de paysans, dont le destin est de retourner dans les villages haut perchés dans les montagnes? Avant tout, des métiers qui leur permettront, à la fois, de gagner leur vie et d'amé-

liorer l'existence de leur village: on leur donne de solides notions d'agriculture, on leur enseigne, dans ce domaine, les méthodes les plus modernes d'exploitation, des métiers manuels aussi, pour ceux que la terre n'attire pas particulièrement. C'est ainsi que l'on trouve dans tout «paedopolis» de garçons, un atelier de menuiserie ou de cordonnerie. De tous jeunes garçons fabriquent des tables, des chaises, des bancs, des souliers, ressemellent les chaussures de leurs camarades. D'autres apprennent la charpente, la maçonnerie. Et lorsque l'on voit avec quel sérieux, quelle minutie, quel entrain aussi, chacun s'absorbe dans sa tâche, on comprend mieux ce qu'elle représente pour ces petits, quelle est son importance.

Si, dans les mains des petits garçons, vous pouvez voir des outils de menuiserie ou de cordonnerie qui portent la marque de la Croix-Rouge suisse, les petites filles, elles, apprennent à coudre avec des machines qui viennent du Don Suisse. Mais elles n'apprennent pas seulement à coudre: elles tissent, elles coupent, et surtout, elles brodent, avec une élégance, une habileté que ne désavoueraient pas les meilleures brodeuses de Saint-Gall, perpétuant ainsi une coutume ancestrale.

Croix-Rouge suisse, Don Suisse, voici des





noms que l'on a souvent entendus, que ce soit dans les «paedopolis», que ce soit dans les villages de la montagne où les habitants essaient de reconstruire leurs maisons, de reprendre une vie normale. Et toujours prononcés avec une profonde reconnaissance, avec gratitude, émotion, ils nous donnaient, plus grave, le sentiment de notre responsabilité envers tous ces êtres si douloureusement blessés, qui luttent avec tant de courage, tant de simplicité, et qui, par delà toutes leurs souffrances, ont retrouvé le sens profond de la vie.

Les chants entendus sous les arbres de Judée en fleurs au village d'enfants de Kali Panaghia, sur la montagne, les danses des petites filles de Larissa, les jeux, au bord de la mer, des garçons de Volos ne sont-ils pas l'expression d'une joie de vivre retrouvée? Le rire de tous ces enfants, ne dit-il pas la santé reconquise? Leurs grands yeux noirs, largement ouverts sur la vie, leur confiance dans un avenir qui, il y a trois ans, n'existait pas pour eux et qui, maintenant, leur promet une vie meilleure?

LES PROPOS DU PHARMACIEN

A propos d'antibiotiques

La mode est aux antibiotiques.

On sait qu'à la pénicilline, le premier en date, sont venus s'ajouter successivement la streptomycine puis, plus récemment, la chloromycétine, l'auréomycine et la terramycine. Ces trois derniers sont le plus souvent administrés par voie buccale ce qui évite les piqûres si redoutées par de nombreux malades.

Ainsi donc, grâce aux progrès de la science, la médecine moderne dispose d'une gamme d'antibiotiques dont les actions conjuguées s'étendent à un très grand nombre d'agents pathogènes sans toutefois les atteindre tous. D'autres antibiotiques sont à l'étude qui permettront peut-être le traitement des maladies rebelles à l'action de ceux que nous connaissons.

A côté de ces préparations, il est bon de citer encore deux antibiotiques d'action énergique que leur toxicité fait réserver à l'usage externe: la thyrothricine et la bacitracine. C'est ainsi que le pouvoir antibactérien de la thyrothricine est environ dix fois supérieur à celui de la pénicilline. Ces deux antibiotiques rendent déjà de précieux services dans le cas d'affections cutanées, de plaies infectées soit en compresses soit en pommades soit encore, à faibles doses, en pastilles pour la désinfection buccale.

Il est intéressant de signaler que la produc-

tion d'antibiotiques n'est pas limitée à des champignons, ce qui est le cas pour tous ceux qui sont mentionnés ci-dessus. En effet certaines plantes de chez nous contiennent des substances antibiotiques.

Par exemple, l'ail, ce condiment si apprécié par les uns et beaucoup moins par d'autres, en contient une: l'allicine. Cette substance ne se trouve que dans les jus d'ail frais ou dans des préparations exemptes d'eau. Il est donc avantageux, lorsque l'on veut utiliser l'action thérapeutique de l'ail, de consommer de l'ail frais ou tout au moins d'utiliser une préparation du commerce ne sentant pas l'ail, ce qui est l'indice de sa valeur thérapeutique. On sait que l'ail est utilisé depuis la plus haute antiquité comme hypotenseur et comme antiseptique intestinal cette dernière action étant certainement le fait de l'allicine.

Une autre plante bien connue contenant aussi un antibiotique est le drosera, petite plante carnivore de nos marécages. Ses feuilles sont imprégnées d'une substance gluante; les insectes viennent s'y coller et la feuille se referme sur le malheureux qui sera ainsi digéré par la vorace plantule.

On utilise depuis longtemps le drosera contre la toux et en particulier contre la coqueluche. Une découverte récente a révélé que le drosera contenait lui aussi une substance à pouvoir antibiotique: la plumbagine sur laquelle des travaux sont en cours. Il est prématuré de dire si l'action du drosera sur la coqueluche est due à cet antibiotique.

R. Hr.